

la vie du chef de cette association de bandits, dont vous êtes le plus bel ornement ? En vérité, ici je ne connais plus votre savoir-faire, l'habileté que vous avez déployée en tout le reste. Ceci, ma chère, permettez-moi de vous le dire, c'est de la naïveté."

Ameline le vit tourner le coin de la table et s'avancer vers elle. Elle ne recula pas, cette fois. Elle lui cingla le visage de ces paroles vengeresses :

"Vous voilà bien dans votre rôle, M. Killerton. Je vous reconnais aussi. Dix fois j'ai tenu votre vie entre mes mains. Je vous ai épargné. Je le regrette. J'ai eu tort. Tout à l'heure encore, quand vous vous trainiez à mes genoux, implorant mon pardon, il m'eût suffi de prendre un de vos pistolets pour vous tuer."

Il éclata de rire bruyamment.

"Sans doute ; mais voilà, l'occasion est perdue à cette heure. Malgré tout, vous vous êtes souvenue que vous étiez ma femme. Mlle Charlotte de Corday d'Arman était d'une autre trempe que vous ; elle n'était point l'épouse du divin Marat. Et maintenant, c'est moi qui pourrais vous tuer, ma douce Ameline, et c'en serait fait de la légende de votre mort tragique. Je tuerais une inconnue, une énergumène venue pour assassiner un bon patriote, délégué du Comité de salut public, et l'on vous enterrerait quelque part, dans un trou ignoré, ce qui ne me nuirait nullement ; car chacun sait que ma femme, la noble dame Ameline de la Croix de Kergroaz, repose dans les caveaux de Sainte-Anne, morte des suites d'une chute malheureuse dans le gouffre du Huelgoat."

Pour la première fois, la comtesse tressaillit. Elle venait de mesurer du regard l'abîme de perversité qu'était le cœur de cet homme.

Tout ce qu'il disait était plausible. Il avait toutes les apparences en sa faveur. Elle eut un accès de désespoir.

"Tuez-moi donc ! s'écria-t-elle en ouvrant les bras.

—Vous tuer ? Fi, la vilaine pensée ! Il n'y a qu'un goujat qui pourrait avoir de semblables pensées. Vous êtes à moi, je reprends mon bien."

Il marcha vers elle. Elle recula, affolée, se sentant perdue. Elle eut une idée suprême, celle de détourner la menace en la bravant :

"Misérable ! s'écria-t-elle, il faudra donc t'abattre comme un chien enragé, comme Jorge Darros que nous avons exécuté ce matin, comme Saint-Julien et l'autre Killerton, que mes amis doivent avoir pendus à cette heure !"

Elle ne s'était pas trompée. Ces noms ainsi jetés firent l'effet d'un coup de massue sur la tête du scélérat. Il s'arrêta, bégayant :

"Jorge Darros ! Vous avez tué le notaire Darros ? Ce n'est pas vrai ! Tu mens !

—Nous l'avons pris ce matin même, au manoir de Kergroaz. Il est étendu sur les marches du perron, la tête cassée."

Killerton chancela. L'affirmation était nette et précise. Il sentait que la jeune femme ne se vantait pas à tort. Il eut peur ; il balbutia :

"Et Saint-Julien aussi, vous l'avez tué ? Et Ralph Gregh aussi ?

—Oui, répondit-elle résolument, n'ayant plus que cette ressource, l'exaspérer.

Et elle ajouta, hautaine, insultante :

—Crois-tu donc que nous ne sachions pas nous venger, bête féroce ? La Kerret-ar-laz à dix mille bras. Elle te tient.

Cette fois elle dépassait la mesure, elle venait de commettre une imprudence, car c'est toujours une imprudence de braver le tigre acculé.

"Ah ! misérable femme ! rugit Killerton en saisissant le pistolet qu'il avait replacé sur la table, tu as trop parlé. Cette fois, tu mourras pour tout de bon."

Il leva l'arme et la dirigea vers la poitrine d'Ameline, d'une main que la colère faisait trembler.

Elle ne se détourna pas, elle ne chercha pas à éviter le coup.

Killerton pressa la détente ; le coup partit.

Mais, au même instant, quelqu'un se jeta au-devant d'Ameline : ce fut Le Bellec qui reçut la balle destinée à la jeune femme.

—Il chancela, mais se redressant, marcha sur le dé-

légué, son couteau ouvert à la main. En même temps il criait à la comtesse :

"Fuyez, Madame, fuyez ! On va venir. Il ne faut pas qu'ils vous prennent ici, vous seriez perdue."

Le bruit du coup de feu avait retenti avec un fracas de tonnerre. Toute la maison était sur pied. On accourut.

"Fuyez ! répéta Le Bellec avec désespoir. S'ils vous trouvent ici, ils vous massacreront."

Mais Ameline demeura immobile, rigide, convertie en statue de pierre. On eût dit qu'elle n'avait plus sa raison à elle.

Pendant ce temps Killerton reculait toujours devant Mathurin Le Bellec, cherchant à regagner la table où se trouvaient le sabre et le second pistolet.

Un instant le marin chancela. La balle lui avait troué l'épaule au-dessous de la clavicule. Il perdait beaucoup de sang. Sa force s'en allait.

Il comprit la manœuvre de son adversaire, et, d'un suprême effort, renversa la table. Le candélabre roula sur le plancher avec le sabre et le pistolet.

Le malheur voulut qu'ils tombassent aux pieds même du délégué.

Rapidement celui-ci se baissa, saisit l'arme chargée, et, au moment où Le Bellec se précipitait sur lui, le couteau levé, il lui brûla la cervelle.

Le marin tomba comme une masse, sans pousser un cri. Il était mort.

Ameline, immobile, inerte, près du lit, avait suivi toute la scène des yeux. Elle n'avait pas cherché à fuir.

Il se faisait un grand tumulte dans les corridors. On accourait. En un instant la chambre fut envahie. Des soldats entrèrent les premiers, contenant une foule qui vociférait. Toute la populace morlaisienne se pressait à la porte de la chambre, proférant des menaces de mort et réclamant la tête du coupable. La vue du cadavre sanglant de Le Bellec avait donné le change à la foule. Dans le nombre il y avait des affiliés de la Kerret-ar-laz et, en particulier, l'oncle de l'hôtelière.

Celui-ci frémit devant le spectacle. Il vit Ameline immobile, Le Bellec mort et Killerton debout, son pistolet fumant à la main. Il comprit que la tentative de la comtesse avait échoué, qu'elle était perdue.

Cependant le comte Arthur, très maître de lui maintenant, avait jeté un ordre aux soldats.

"Qu'on garde à vue cette femme, et qu'on aille chercher le représentant du peuple. Ordre du délégué Killerton."

Deux soldats, la baïonnette au canon, saisirent par les bras Ameline, qui ne fit point de résistance.

D'autres voulurent relever le corps sanglant de Le Bellec, Killerton les en empêcha.

"Non, dit-il, laissez les choses en l'état. Il faut que le représentant constate par lui-même ce qui s'est passé ici."

On attendit quelques minutes, au milieu des cris et des rumeurs de la populace. Puis le calme se fit brusquement. Le représentant venait d'entrer.

Jean Bon Saint-André était un homme du monde, intègre et juste, et dont le souvenir n'a été entaché par aucun acte sanguinaire. Il pénétra dans la chambre, embrassa la scène d'un coup d'œil et interrogea l'ex-gentilhomme.

"Que s'est-il passé, citoyen délégué ? Parle, je t'écoute.

—Citoyen représentant, répondit le comte Arthur, je viens d'être l'objet d'un attentat sans exemple. Cette femme et cet homme, — il désignait Ameline et le cadavre, — sont entrés dans cette chambre et ont tenté de m'assassiner. J'ai tué l'homme, et je remets la femme aux mains de ta justice souveraine. Ce sont les suppôts d'une association secrète dangereuse, la Kerret-ar-laz.

Il allait continuer, Jean Bon Saint-André l'interrompit d'un geste.

"Oui, je sais, fit-il, en fronçant les sourcils, la Roche-qui-Tue. Tu as fait prisonnier leur chef. Il y a des gens qui assurent que ce sont de bons patriotes."

Et, sans plus s'occuper du délégué, il se tourna vers Ameline et lui demanda :

"Et toi, citoyenne, qu'as-tu à dire ?"

La comtesse était calme et fière. Elle regarda bien en face le député de la Convention.

"Citoyen représentant, répliqua-t-elle, j'ai à dire que cet homme t'a menti. Il n'y a point eu tentative d'assassinat. Nous sommes venus, mon compagnon et moi, demander au délégué la liberté de notre chef injustement retenu prisonnier au fort Taureau. Le citoyen délégué a voulu me faire violence. Mon compagnon a tenté de me défendre. Il n'avait qu'un couteau. Le délégué avait deux pistolets ; il l'a tué."

L'explication était vraisemblable, la défense plausible et faite d'une voix si calme, que l'auditoire en fut impressionné. Jean Bon Saint-André eut un geste vague.

"Comment t'appelles-tu ?" dit-il derechef à la prisonnière.

Elle répliqua sur le même ton :

"Ameline de La Croix de Kergroaz, comtesse de Kergroaz, milady Killerton."

Le représentant ne put réprimer un tressaillement. Un sourire glissa sur ses lèvres, et il eut comme de l'admiration dans ses prunelles.

"Ah ! ah ! fit-il, j'ai entendu ce nom-là tout à l'heure. On m'a même raconté une singulière histoire. N'es-tu pas parente du délégué ?

—Je suis sa femme, sa femme légitime qu'il a fait assassiner, il y a quatre ans, et que Dieu a sauvée.

—Oui, oui, c'est bien cela. Et tu est la personne qui, à Roscoff, a demandé justice au citoyen Thiard d'un crime accompli sous le règne du tyran ?

—J'ai demandé justice au citoyen Thiard, et je te la demande à toi-même. Mais le plus pressant est de donner des juges au prisonnier du fort Taureau."

Jean Bon Saint-André demeura un instant silencieux, rêveur. Puis, d'une voix changée, il répondit :

"Fort bien, femme. Nous allons te juger nous-mêmes, et toi avec lui. Malheur à toi si tu m'as trompé ! Tu mourras de la même mort."

Il se tourna vers Killerton et lui dit presque durement :

"Allons, citoyen délégué, il faut éclaircir cette affaire au plus tôt. Je requiers ta présence. Nous allons nous rendre sur le champ au fort Taureau."

## V

### LA PLATE-FORME DU FORT TAUREAU

En quittant Ameline et Le Bellec, Jean Prigent, désespéré, n'avait plus eu qu'une pensée : la vengeance.

Puisque l'on ne pouvait obtenir la justice, il fallait l'imposer. Et qu'importait le reproche de rébellion ? On ne trahissait point la patrie, parce qu'on secouait le joug des lois iniques et d'un pouvoir oppresseur qui ne savait pas même récompenser les meilleurs serviteurs de la cause nationale.

Plein d'une sombre résolution, il traversa Morlaix d'un pas rapide. Les portes en étaient fermées et gardées. Jean ne s'embarassa pas pour si peu.

La rivière était à sa gauche, et la mer était pleine. A l'abri d'un vieux mur, le jeune homme se déshabilla complètement, fit un paquet de ses vêtements, qu'il attacha au-dessus de sa tête avec une ceinture, et se laissa glisser dans l'eau paisible.

Il n'y avait pas de lune au firmament. Jean nagea deux cents brasses sans être vu. Puis il prit terre, se rhabilla et gagna la campagne.

A l'auberge où il avait laissé son cheval, on veillait. L'animal avait eu quatre heures de repos ; il était frais et dispos.

Le jeune homme ceignit son épée, chargea ses pistolets, et partit à fond de train sur la route de Plouezec'h.

Il s'agissait pour lui d'atteindre au plus vite le Dourdic. N'était-ce pas là que devait avoir lieu le rassemblement ?

Il courut une heure, fouillant la nuit de son oeil perçant. Des nuages courant au ciel voilaient ou découvraient par intermittences la blanche clarté de l'astre. Pas un bruit ne s'élevait dans la campagne,